

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

De sa plénitude, nous avons tout reçu (Liminaire)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1980, tome 76, p. 3-7

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

De sa plénitude, nous avons tout reçu

Ce qu'il est convenu d'appeler « l'affaire Küng » aura eu le désavantage de ternir le visage de l'Eglise — où brille la lumière du Christ Sauveur — aux yeux des hommes qui la regardent de l'extérieur, et dans le cœur bouleversé de beaucoup d'entre nous. Mais elle offre aussi un avantage, celui de nous obliger à une réflexion personnelle et communautaire.

Dans ces brèves lignes, je voudrais rappeler quelques vérités, banales sans doute, mais fondamentales ; vérités que la fièvre des journalistes n'a pas suffisamment respectées.

Beaucoup se sont indignés — de façon trop sentimentale et épidermique, révélatrice de notre façon de célébrer cette fête — devant la démarche du Vatican, faite à la veille de la Noël. Mais, à y bien penser, n'était-ce pas, au contraire, un moment privilégié ? A Noël, ne sommes-nous pas tous invités à contempler, avec tout notre être et toute notre vie, la silencieuse Parole de Dieu, l'« anéantissement » du Seigneur des seigneurs, la « kénose » salvatrice ? Ne sommes-nous pas tous invités à accueillir le don suprême et gratuit que Dieu nous fait ? Il se donne lui-même, dans un geste où il semble disparaître, s'effacer, se renier, mais grâce auquel Il nous rejoint au plus creux de notre pauvreté d'hommes et de pécheurs. L'accueillir n'est possible que dans la mesure où notre geste se moule étroitement sur le sien, « lui qui, de condition divine, n'a pas

jugé comme un bien à prendre le fait d'être égal à Dieu, mais il s'anéantit lui-même » (Phil. 2, 6). C'est en adorant ce mystère de la naissance humaine du Verbe éternel de Dieu qu'il aurait fallu vivre cet événement, nous laissant illuminer par l'étrange clarté qui émane de la crèche : « de sa plénitude, nous avons tout reçu ».

Saint Augustin rappelle que l'homme est un « mendiant de Dieu ». De lui, en effet, nous recevons « la vie, le mouvement et l'être » : sur le plan de la nature déjà, puis sur le plan de notre aventure surnaturelle. Voilà certes une affirmation fondamentale contre laquelle s'insurgent beaucoup d'entre nos contemporains qui aspirent à jouir d'une liberté absolue. Or, celle-ci s'avère impossible : car, à la racine de nos existences, il y a la décision parentale. « Libres, nous le serions, mais grâce à un autre. Cela peut provoquer notre révolte à cause de la grande blessure qu'inflige à notre liberté dans son origine même l'inéluctable présence de ceux qui nous ont donné la vie. A quoi peut ressembler une liberté qui ne pourra jamais, alors qu'elle en porte le projet, se dire absolue ? Et pourtant, sans cette blessure originelle, accueillie certes comme blessure, et donc à travers l'humiliation, la révolte souvent, accueillie comme déchirure, comme crise, comment pourrions-nous nous arracher à l'égoïsme narcissique de qui se veut seul au monde et ne cherche jamais dans les autres que son propre reflet à contempler ? »¹

Le christianisme est, essentiellement, œuvre et don de Dieu à l'homme, sa créature. Ce don, nous avons à le recevoir comme tel, et non pas, comme le dénonçait déjà Montaigne, « à notre façon et par nos mains ». Donc le revoir avec un infini respect — sans perdre jamais de vue le donateur et son intention —, le recevoir à la façon de Dieu et avec ses mains, c'est-à-dire par l'Esprit répandu dans nos cœurs.

Les sacrements, par exemple, nous ne pouvons que les recevoir d'un autre, et c'est ce que voudrait contester une tendance de la pensée et de la sensibilité modernes. Sans doute, Dieu pardonne-t-il ; mais je ne puis mettre la main sur ce pardon et me l'appliquer à moi-même. Car il

¹ Louis Sintas, *Ne soyez pas crédules, mais croyants* (DDB), p. 140.

est une Parole — créatrice — que quelqu'un m'adresse personnellement : Dieu, par le truchement de son ministre. « Le prêtre est le signe du dessein prévenant de Dieu, proclamé aujourd'hui dans l'Eglise avec efficacité. C'est lui qui rend sacramentellement présent parmi ses frères le Christ Sauveur de tout l'homme, et cela aussi bien dans leur vie personnelle que dans leur vie sociale. Il est le garant à la fois de la première proclamation de l'Evangile, destinée à rassembler l'Eglise, et de son renouvellement continu, une fois qu'elle est rassemblée. Lorsque manquent la présence et l'action de ce ministère, lequel est reçu par l'imposition des mains que la prière accompagne, l'Eglise ne peut avoir la pleine certitude de sa fidélité et de sa continuation visible. (...) Il rappelle à la mémoire de l'Eglise que le don de Dieu est définitif »² et toujours actuel. C'est pourquoi, jamais la communion eucharistique ne pourra être réduite à un banal self-service.

La Révélation de Dieu aux hommes est une Parole — action et enseignement — adressée et donnée, qu'il faut conserver intacte comme une source vive à travers l'espace et le temps. Cela n'est possible que grâce à l'Esprit qui conduit à la vérité tout entière et qui s'incarne dans un corps, l'Eglise, et à l'intérieur de l'Eglise, dans le corps épiscopal successeur du corps constitué par les Apôtres choisis par le Seigneur Jésus lui-même. « L'Eglise du Christ a reçu de Dieu le mandat de conserver et de protéger le dépôt de la foi afin que tous les fidèles, sous la conduite du magistère, grâce auquel agit dans l'Eglise la personne du Christ enseignant lui-même, adhèrent indéfectiblement à la foi qui a été transmise aux croyants une fois pour toutes, l'approfondissent avec un jugement droit, enfin la vivent avec plus de plénitude. »³

La tentation permanente, et qui se manifeste aujourd'hui avec vigueur, consiste à faire main basse sur ce don divin, à le réduire aux limites de la raison humaine, à le rationaliser. La relation de celui qui donne à celui qui reçoit étant abolie, comment dès lors, bien sûr, accepter quelqu'un dont la mission propre consiste précisément à rappeler qu'il s'agit d'une révélation et d'un don ?

² Synode des évêques, 1971 (Centurion), p. 30.

³ Déclaration relative à certains points de la doctrine théologique de H. Küng.

C'est là un problème auquel Pascal s'est affronté. La tradition scientifique affirmait que la nature avait horreur du vide, l'expérience disait le contraire à Pascal. Aussi distingue-t-il avec force et clarté ce qui appartient aux évidences rationnelles et sensorielles et ce qui dépend de l'histoire où joue l'argument d'autorité. « Dans les matières où l'on recherche seulement de savoir ce que les auteurs ont écrit, comme dans l'histoire (...) et surtout dans la théologie, et enfin dans toutes celles qui ont pour principe ou le fait simple, ou l'institution divine ou humaine, il faut nécessairement recourir à leurs livres, puisque tout ce que l'on en peut savoir y est contenu, et qu'il n'est pas possible d'y rien ajouter. (...) C'est l'autorité seule qui nous en peut éclairer. Mais où cette autorité a la principale force, c'est dans la théologie, parce qu'elle y est inséparable de la vérité, et que nous ne la connaissons que par elle : de sorte que pour donner la certitude entière des matières les plus incompréhensibles à la raison, il suffit de les faire voir dans les livres sacrés (...) parce que ses principes sont au-dessus de la nature et de la raison, et que, l'esprit de l'homme étant trop faible pour y arriver par ses propres efforts, il ne peut parvenir à ces hautes intelligences s'il n'y est porté par une force toute-puissante et surnaturelle. Il n'en est pas de même des sujets qui tombent sous le sens ou sous le raisonnement : l'autorité y est inutile ; la raison seule a lieu d'en connaître. Elles ont leurs droits séparés... »⁴ On voudrait pouvoir traiter de la Révélation divine comme si elle constituait un objet de science parmi les autres, comme si notre faible intelligence pouvait y entrer de plain-pied. Et nous oublions du même coup un autre propos de Pascal disant, au sujet des choses divines, « qu'il faut les aimer pour les connaître, et qu'on n'entre dans la vérité que par la charité »⁵. Que d'articles, que de propos tenus péremptoirement se trouvent ainsi visés. L'homme se croit toujours supérieur à Dieu qu'il prétend mesurer.

Enfin, j'ajouterais une chose. Il ne s'agit d'aucune manière d'idolâtrer l'Eglise officielle. Mais il convient d'entretenir avec elle des relations à la fois filiales et critiques, car, comme le fait dire le Père Karl Rahner à saint Ignace : « à cause de l'inclination de Dieu envers elle, l'Eglise doit, même comme institution, rester en définitive toujours ouverte et

⁴ Pascal, *Préface sur le Traité du vide*.

⁵ Id., *De l'art de persuader*, section II.

soumise à son esprit qui est toujours plus qu'institution, loi, tradition de la lettre, etc. Naturellement, ce rapport entre esprit et institution n'écarte pas d'avance les conflits concrets entre le chrétien poussé par l'Esprit et les représentants officiels de l'Eglise ». Mais, une fois encore, que ces conflits soient vécus dignement, dans la foi et le respect, dans l'amour du pauvre et l'oubli de soi, à la lumière de notre Dieu, qui s'est remis entre nos mains d'abord sous les traits d'un petit enfant, sans aucune défense.

Gabriel Ispérian

P.-S. Il nous a paru utile de publier ici le texte du Vatican, qui a mis le feu aux poudres et que peu ont eu l'occasion de lire.